

Grandma Moses : la mère miracle de l'art américain

Autor(en): **Lavauden, Thérèse**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Pro Senectute : schweizerische Zeitschrift für Altersfürsorge, Alterspflege und Altersversicherung**

Band (Jahr): **34 (1956)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-723172>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Grandma Moses :

La mère miracle de l'art américain

Alors que Paris, bien avant l'Exposition récente des Primitifs américains, avait accroché dans un coin — sombre il est vrai — du Musée d'art moderne, deux petites toiles ravissantes de Grandma Moses, il a fallu à Londres l'exposition actuelle des « naïfs » d'outre-Atlantique pour que l'Angleterre découvrit, officiellement du moins, l'humble et auguste aïeule des Primitifs du Nouveau-Monde; artistes ingénus qui ont préservé en marge du Grand Pandémonium américain, « le vert paradis des amours enfantines », fixant leurs rêves de poètes sur les petites toiles souvent anonymes que les amateurs millionnaires de New York et de Chicago échangent aujourd'hui contre leur pesant de chèques ou de bank-notes.

C'est à la petite galerie d'art de Whitechapel, ce Ménilmontant cockney, d'où récemment le Théâtre Workshop partit à la conquête du Festival de Paris, que se tenait l'exposition. Elle était organisée par la Smithsonian Institution de Washington sous le patronage officiel de l'ambassadeur des Etats-Unis.

Grandma Moses règne comme une Matriarche sur sa postérité d'innocents. Il n'est sans doute pas de figure plus touchante ni plus singulière dans l'histoire de la peinture moderne que celle de cette nonagénaire qui, à mesure qu'elle approche des cent ans, peint avec plus de gaieté, de fraîcheur, de jeunesse, les scènes abolies que son œil intérieur lui remémore et qui, pour tout Américain capable de nostalgie, évoquent un Eden à tout jamais perdu.

Si la France collectionne en abondance les dossiers noirs des génies saturniens et des peintres maudits, les Toulouse-Lautrec, les Utrillo, les Modigliani, les Pascin, créant leur œuvre et projetant leur vision dans les circonstances les plus insolites ou la destitution la plus sordide, le « cas » de Grandma Moses offre le miracle inverse et non moins irrationnel du « conte bleu » transmué en réalité vécue.

Elle naquit l'année où Lincoln fut élu président des Etats-Unis — 1860 — dans une petite ferme enclose au fond d'une vallée rurale de l'Etat de Washington. Anna Mary Roberston était la cinquième de dix enfants, souche prolifique transplantée d'Ecosse, mais teintée de sang indien et français. Un jour qu'un visiteur de marque se vantait auprès d'elle de descendre des Pilgrim Fathers, Grandma,

volontiers narquoise, lui répondit: «Mes aïeux Peaux-rouges ont donc salué les vôtres au débarquement.

L'une des toiles les plus célèbres de Grandma Moses, *Sugaring Off*, est exposée à Whitechapel. Elle dépeint la récolte de la sève d'érable, qui se faisait dans les fermes et vergers de New England il y a trois siècles, pour l'extraction du maple syrup, sucrerie nationale des Américains. A 5 ans, souvenir inoublié, la petite fille vit ses parents pleurer l'assassinat de Lincoln. Et avant ses dix ans, elle célébra avec ses frères et sœurs le premier Independence Day des Etats-Unis.

A 12 ans, Anna Mary quitta l'école pour entrer en service chez des propriétaires du voisinage. Là, elle rencontra Thomas Salmon Moses, valet de ferme qui, après de longues années de courting imposées par la nécessité d'épargner sou par sou de part et d'autre, devait devenir son mari, choisi par elle, par ses patrons, par ses parents pour ses vertus de piété et de tempérance.

Le jeune couple émigra vers le Sud, en Virginie, dans cette vallée de Shenandoah célébrée dans les Shanties nègres. C'est là qu'ils vécurent 20 ans et qu'Anna Mary donna naissance à dix enfants. Durant tout ce temps elle accumulait profondément en elle le trésor secret des saisons, des paysages, des scènes rustiques qu'elle devait exhumer pour les décrire de mémoire soixante ans plus tard.

Après quarante ans de mariage, elle perdit son mari. Depuis des années, les Moses étaient revenus à la terre des parents, l'existence se passant là aux travaux de la ferme, coupés par les réunions de prières d'un clan d'humbles fermiers trempés dans la Bible. C'est encore là, à Eagle Bridge, dans un petit cottage avoisinant la ferme, que Grandma Moses vit aujourd'hui.

Ainsi la vieillesse vint toucher la paysanne de New England. Tous ses enfants étaient morts ou mariés. Elle était seule, nouée d'arthrite et approchait de 80 ans.

Alors eut lieu le miracle. Le messenger de l'inexplicable portait, comme il sied, le nom de Celestia. C'était la sœur d'Anna Mary.

Jeder Narr kann aus der Erfahrung lernen. Nur ein Weiser lernt von andern.

Un soir elle vit des canevas que la solitaire brodait de bêtes et de fleurs. Pourquoi ne pas essayer de peindre, lui suggéra-t-elle? Et de ce pas, les deux sœurs allèrent au Drug Store acheter pinceaux et couleurs.

Quelques mois après, sur le conseil de voisins fascinés par ce monde mis au jour sur la toile, Grandma porta ses peintures au Drug Store même qui lui avait fourni ses couleurs.

L'heure où la vie humaine décline dans la sénescence fut pour cette singulière aïeule l'éveil de la floraison. Détachée maintenant des tâches domestiques et des tracas familiaux, elle se mit à peindre avec une abondance de source au printemps, fixant les scènes et les paysages d'une expérience quasi-séculaire dans les toiles qui allient la suavité rose et bleue des Primitifs florentins, avec la verve minutieuse et le réalisme goguenard d'un Breughel-le-Vieux ou d'un Avercamp. Sa mémoire est infailible, qu'il s'agisse du décor ou des personnages qui s'y détachent. Son œuvre est un calendrier diapré des saisons américaines de jadis, quand les traîneaux rustiques filaient sur la neige des Appalaches, ou que les darkies moissonnaient les cannes sur les plantations de Virginie.

Et comme les miracles mêmes ont leur cohérence, quelqu'un parut, qui découvrit la boutique aux sortilèges: Un collectionneur de New York vint à passer par hasard le seuil du droguiste villageois. Il rafla les tableaux et, demandant à voir le peintre, fut abasourdi de trouver une toute petite vieille, ridée comme une pomme d'hiver, avec des yeux non moins vifs et un sourire non moins gai que la palette de ses tableaux.

Alors l'Amérique découvrit Grandma Moses, Expositions, interviews, voyages à New York, achats de musées, tout l'appareil tintamarresque de la célébrité vint tout à coup cerner la paix de cette étrange destinée.

A 95 ans cependant, Grandma Moses n'a rien changé de ses habitudes. Les spéculateurs s'enrichissent de sa sève, les marchands de tableaux parient sur sa longévité. La portion qu'ils lui allouent sur leurs ventes n'est pas la plus grosse car elle n'a cure de gain. Ce qu'elle en a lui permet d'aider sa vaste famille de descendants: 5 enfants vivants, 12 petits-enfants, 19 arrière-petits-enfants; et d'éparpiller à travers le monde entier — reflets du pays des merveilles — l'effigie de ses paysages, en une ravissante et inépuisable provende de cartes de Noël. (Gazette de Lausanne.) Thérèse Lavauden